



The verb *to be* not in its auxiliary or existential uses "such and such is" – which are relatively harmless, but in its attributive uses – "this rose *is* red" – and its use in identity statements – "the rose *is* a flower" which make the most egregious falsifications possible. In the statement "this rose is red," for example, I don't attribute to the subject "rose" a predicate that inherently belongs to it, but instead a predicate of *my perception*: I am the one-who isn't color-blind, who is "normal," who perceives this wave length as "red." To say that "I perceive the rose as red" would already be specious. As for the statement, "the rose is a flower," it conveniently allows me to hide behind the classifying operation that *I* carry out. It would instead be better to say "I classify the rose as a flower" – which is the common wording in Slavic languages. It goes without saying, then, that the effects of the *is* of identity have an entirely different emotional impact when it allows one to say of a man with white skin, "he is white," of someone with money, "he is rich," or of a woman who enjoys a little freedom, "she is a slut." The point is not at all to condemn the supposed "violence" of such statements and thus to pave the way for a new language police, for a more expansive political correctness which would ensure that every sentence carries with it its own guarantee of scientificity. The point is rather to know what we are doing, what *THEY* are doing to *us* when we speak, and to know it *together*.



Le verbe *être* non dans ses emplois d'auxiliaire ou d'existence – cela est – qui sont relativement inoffensifs, mais dans ses emplois d'attribution – cette rose *est* rouge – et d'identité – la rose *est* une fleur –, qui autorisent les plus pures falsifications. Dans l'énoncé « cette rose est rouge », par exemple, je prête au sujet « rose » un prédicat qui n'est pas le sien, qui est plutôt un prédicat de *ma perception* : c'est moi, qui ne suis pas daltonien, qui suis « normal », qui perçoit cette longueur d'onde comme « rouge ». Dire « je perçois la rose comme rouge » serait déjà moins captieux. Quant à l'énoncé « la rose est une fleur », il me permet de m'effacer opportunément derrière l'opération de classification que *je* fais. Il conviendrait donc plutôt de dire « je classe la rose parmi les fleurs » – ce qui est la formulation commune dans les langues slaves. Il est bien évident, ensuite, que les effets du *est* d'identité ont une tout autre portée émotionnelle lorsqu'il permet de dire d'un homme qui a la peau blanche, « c'est un Blanc », de quelqu'un qui a de l'argent, « c'est un riche » ou d'une femme qui se comporte un peu librement, « c'est une pute ». L'affaire n'est nullement de dénoncer la supposée « violence » de tels énoncés et d'ainsi préparer l'avènement d'une nouvelle police de la langue, d'une *political correctness* élargie qui attendrait de chaque phrase qu'elle porte avec elle son propre gage de scientificité. Ce dont il s'agit c'est de savoir ce que l'on fait, ce que l'ON *nous* fait, quand on parle ; et cela de le savoir *ensemble*.